

tré Winnicott dans *La valeur de la dépression*, les salutaires remises en question et les transformations en profondeur dont nous avons impérativement besoin.

À ce titre il s'agit d'un texte politique, véritablement thérapeutique.

Claude Schauder, psychanalyste,  
45 bd d'Anvers  
F-67000 Strasbourg  
ncschauder@hotmail.com

Thomas Schauder, philosophe  
14 rue du Colonel Poirier  
F-10000 Troyes  
contact@thomasschauder.fr

Gisèle Chaboudez,  
*Féminité singulière*  
Érès, 2020

Il m'a d'abord semblé, en entrant dans cet essai de Gisèle Chaboudez, qu'il contrastait assez avec le style de sa production antérieure, marquée par une exigence de rigueur, en soi appréciable, mais, en contraste avec la logique structurale déductive, on a là affaire à son envers, inductif, où palpitent des figures individuées et... singulières. La Femme, d'inexister, donne un relief au féminin pluriel, à entendre *singula singulis*. N'est ce pas sur cet os que bute « le genre » et sa théorie ?

Ce que cet ouvrage met au jour, c'est la catégorie de « féminin singulier ». Que les femmes existent une par une dans l'inconscient, tandis que les hommes vivent en bandes, voire en « régiments », depuis le « crime en réunion » originaire, c'est une question acquise. On pourrait donc soupçonner le titre « Féminité singulière » d'être pléonastique, s'il ne s'agissait justement

ici de *l'instance* du féminin singulier. L'ouvrage se présente comme une randonnée, accompagnée par ces figures qui nous sont familières par leur étrangeté mythique, on les retrouvera toutes, je me permettrai d'en ajouter une, une certaine Carmen.

\*  
\*        \*

Occasion de réfléchir sur ce signifiant de « singulier ». En quel sens penser cette *radicalité singulariste* du féminin ?

Le singulier se décline naturellement par rapport au pluriel : est singulier ce qui est seul, ce qui est à part, ce qui est unique. Ce qui donc est pris isolément, indépendamment des éléments du groupe auquel il appartient. Il y a quelque chose de surprenant dans toute apparition de femme, épiphanie à laquelle ne peut prétendre la gente masculine... Est singulier ce qui concerne un seul cas, qui s'applique à un seul objet : rien n'est absolument singulier en ce sens que l'objet a. Le singulier se démarque d'une part du général, d'autre part du particulier, tandis que le singulier est un « hors jeu ». C'est ce qui s'oppose à l'universel – sauf à ce que la proposition ne prenne sa puissance universelle qu'à impliquer l'exception et à rappeler que « c'est l'exception qui confirme la règle ». C'est ce qui se distingue des autres, qui est unique en son genre. Ce qui sort de la norme, jusqu'à l'insolite. C'est enfin ce qui est rare, remarquable, exceptionnel. Le féminin est à chaque fois ainsi désigné, en sorte que le singulier est un nom du féminin et le féminin le nom même du singulier. Ce texte est en ce sens le Livre du singulier, où la femme s'avère séduire d'autant plus qu'on pressent qu'elle se fait compagne de sa solitude, telle « la femme pauvre », en ce

sens irrésistible pour certains hommes, comme on sait depuis Léon Bloy.

Nous parlons bien du féminin, et pas seulement de la femme. Cela concerne dès lors certains hommes, « les exceptions » dont parle Freud, dans le texte éponyme, qui revendiquent d'autant plus le statut d'exceptionnalité qu'ils peuvent arguer du féminin. Texte qui évoque ces patients qui refusent de se soumettre à la Nécessité en arguant d'un statut spécial au nom d'un préjudice d'exception, mais qui se termine non fortuitement avec une allusion lapidaire au préjudice (du) féminin. Cela situe aussi les dandys ou les snobs, qui se dé-marquent en un style inimitable, en cela figure du féminin.

\*

\*                      \*

Au défilé de femmes uniques en leur genre, je voudrais adjoindre une nommée Carmen. On sait comment commence le drame de Bizet : en réponse à la question intéressée d'une volée de jeunes gens : « quand nous aimeras-tu ? », elle déplace cette interpellation phallique avec le défi : mais de quoi parlez-vous quand vous parlez d'amour ? Aimer et baiser n'ont rien à voir, sauf si, au nom de l'amour, la jouissance descend au désir, on se souvient du beau nouage lacanien, qu'illustre ce moment rare où désir et amour ne font qu'un. Les hommes se contentent des indications de la jouissance phallique, les femmes, elles, posent la question de l'Amour : l'Éros de Carmen, ce démon, est rebelle donc comme un oiseau rétif à la sédentarité, enfant bohème divagant, itinérant tel le peuple du voyage, enfin et surtout il est gros d'une menace. Et tel l'oiseau migrateur, il revient après son voyage à sa terre natale... comme à l'inanimé. Traduction : « Vous, les hommes clamez :

aime-moi, mais vous ne dites pas à quoi l'amour engage, vous voulez nous avoir, vous nous prenez pour "faciles" et légères, alors que vous prenez à la légère ce que veut dire aimer, et quand nous cédon vous rechangez de discours. » D'où l'énonciation carménienne : « Si je t'aime (comme tu le demandes), sache que tu ne seras jamais plus en sécurité. » Son message est clair à traduire : « À toi, don José, je lance ma fleur comme un défi, si ce faisant tu déclenches mon amour, sache qu'il est pour toi une menace » ou « tu n'as qu'à bien te tenir ». Et pour l'homme choisi à cette fin, cette femme singulière, qui ne fait usage d'un homme jamais plus d'une demi-année, sera l'unique, l'irremplaçable jusqu'à la mort, la sienne. De la femme menaçante et dangereuse du nom de Médée, Carmen est la lointaine cousine, certes moins tragiquement cruelle, car elle n'est pas mère, elle reste femme, c'est son culot et son scandale, elle place l'amant avant l'enfant...

L'homme ne fait qu'apercevoir la vraie femme à travers le rideau de fumée de son ivresse phallique. Quant à « l'Autre jouissance », il n'y voit que du feu (donc de la fumée, symbole de la gitane)... Il ne voit que du feu à la demande de la femme, c'est donc raté d'emblée. Carmen est l'héroïne du semblant : elle raille et persifle, elle ment comme elle respire, peut-être ment-elle pour respirer, elle attise la jalousie, du simple fait qu'elle est elle-même. Mais avec le postulat réaliste, que « l'amour même est une sacrée farce » (comme le dit l'auteur du remarquable *Cocu magnifique* Crommelynck). Homme et femme, chacun de leur côté, se demandent « qu'est-ce qu'être une femme », rappelle Lacan, mais la femme, ajouterons-nous en renchérissant sur le Livre du singu-

lier, avec un autre style : ce style qui fait la femme (il faut ici rectifier Buffon)...

\*

\* \*

Pour lire et entendre cette « Féminité singulière » comme tout autre chose qu'un hymne à la Singularité, soulignons que Lacan débarrasse l'idée de « singularité » de tout pathos existentiel qui en ferait un insondable, tout autre chose qu'un « pas tout ». Il faut le rappeler pour accuser réception de ce Livre qui en fait son objet.

L'universel phallique compte comme corrélat une *exception sans laquelle l'universel ne tient pas*. C'est ce qui rend toute femme « singulière », impossible à enrégimenter. Preuve que le réel n'est pas autant le rationnel que le voulait Hegel, ce dont chaque femme témoigne. Pas facile pour chacun d'aller avec sa chacune, Jeannot avec sa Jeannette, aussi difficile que pour le soleil et la lune de se rencontrer, ce qui montre que l'impossible du rapport sexuel peut se chanter.

J'aimerais terminer en faisant résonner un passage célèbre du Séminaire, pour désigner le lieu à notre sens où se déploie la logique du réel comme singularité au féminin.

Pour cela il faut laisser parler l'hystérique, comme de droit : « Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour vous désigner derrière mon corsage, le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir. » Ou encore : « Derrière la chemisette, n'y allez surtout pas voir, parce que, bien entendu, il n'y a rien, il n'y a rien que le signifiant. Mais ce n'est pas rien, justement, que le signifiant du désir. »

N'est-ce pas ce qui fait du singulier le domicile même du féminin, comme l'indique sa porte-voix hystérique ? La « formule singulière » de ce sexe en ce sens singulier qu'est l'une- femme, c'est, au dire de Lacan, que le phallus, elle l'a et elle l'est, que ce soit, ajouterons-nous, au titre de la pin-up épinglée du camionneur que de la Dame courtoise : scènes astronomiquement éloignées, mais qui renvoient à la figuration de l'unique, pulsionnée *et* sublimée. Singulier sexe décidément que celui qui ne connaît qu'un cas de déclinaison.

Paul-Laurent Assoun,  
Professeur émérite  
Université de Paris,  
psychanalyste

20, rue de la Terrasse F-75017 Paris  
paullaurent.assoun@gmail.com

Catherine Chabert

*Les belles espérances. Le transfert et l'attente*  
Puf, 2020

Dans son nouveau livre, Catherine Chabert interroge la pertinence de la démarche psychanalytique à l'heure de l'urgence et de l'immédiateté. On y retrouve sa clinique sensible, soutenue par une écriture poétique, où les analystes deviennent les héros de la métapsychologie freudienne.

Dans son chapitre introductif, Catherine Chabert expose l'objet de son ouvrage, à savoir cette question de l'espoir, de l'attente ; non seulement celle du patient vis-à-vis de l'analyste (et inversement), mais celle, surtout, du sujet désirant. Le cadre de l'analyse n'est pas celui du quotidien, et là où « la patience est une vertu, tout le monde le sait, [...] elle devient suspecte par là-même – en tout